



Cahier historique

Supplément à la Feuille de Foyard de Fey



Février 2018 - Numéro 23

LA LESSIVE

La décennie 1950 - 1960, un période de libération pour les femmes et de rupture pour la société, entre changements et blocages

On n'arrête pas le progrès, dit-on, mais bien trop nombreux sont ceux qui cherchent à l'arrêter

L'arrivée des lessiveuses automatiques, des fers à repasser électriques avec thermostats, des séchoirs à linge, des aspirateurs, des cuisinières électriques, des armoires frigorifiques et des congélateurs communaux ou familiaux, tout cela sur une durée d'environ dix années, a représenté un allègement du travail des femmes comme la mécanisation de l'agriculture l'a représenté pour le travail des hommes.

De plus, la disposition d'eau chaude à volonté liée à l'installation du chauffage central, la construction de salles de bain et de toilettes dans les maisons et non plus à l'extérieur, durant la même décennie, a simplifié les travaux et rendu la vie domestique moins dure.

Ces progrès techniques ont été accueillis sans aucune difficulté pour autant que les familles aient été en mesure d'en assumer les coûts sur un courte période.

La période d'euphorie économique des pays européens, dès l'après-guerre, et consécutivement, l'augmentation du pouvoir d'achat de toutes les couches de la population, y compris les familles agricoles qui ont toujours eu plus de biens que d'argent, a permis cette transition technique sans blocages.

Il n'en a malheureusement pas été de même lors de l'arrivée des moyens contraceptifs modernes dans les années 1960 et de la télévision à la même époque. De très nombreuses réticences et de nombreux blocages sont apparus. Ils sont loin d'être résorbés de nos jours (voir l'article de Marie-Jo Aeby en page 15). Source d'une liberté inacceptable pour les femmes, la pilule a été chargée de tous les maux et la télévision aussi. Actuellement en 2018, de tous ces progrès, seule la contraception est encore régulièrement mise en cause, par des milieux extrémistes ou intégristes principalement. L'avenir de la régulation des naissances par la contraception n'est pas assuré dans de nombreux pays, voire fortement menacé.

On peut donc considérer que les années 1950 à 1960 ont été des années charnières dans la vie des familles et des femmes en particulier. Cette transition a eu ses effets les plus importants sur l'alimentation (voir la FEFEFE no 22 de 2016), la lessive, les loisirs et la contraception. Tous ces articles sont dédiés aux femmes de cette époque qui ont beaucoup contribué au progrès et au bonheur de leur famille par leur travail, leur dévouement et même leur abnégation.

LA LESSIVE DANS LES EXPLOITATIONS AGRICOLES AVANT L'ARRIVÉE DES LESSIVEUSES AUTOMATIQUES MODERNES

La lessive est un travail de femme, jeune si possible, la belle-fille de préférence qui n'oserait en aucun cas refuser ce lourd travail dès son arrivée dans la ferme de sa belle-famille. Elle a lieu une fois par hiver et une fois par mois en été. La lessive commence le soir d'avant déjà par le triage du linge sale et la mise à tremper des habits les plus sales, les salopettes d'écurie tout particulièrement, afin de ne pas cuire de la beuse (de la bouse en français) avec les autres habits et par la préparation du repas de midi du lendemain, repas qui sera réchauffé par sa belle-mère si son âge le lui permet.

LA CHAMBRE À LESSIVE, LE LESSIVIER, LE COULAGE OU ENCORE LA BUANDERIE

Depuis le début du XX^{ème} siècle, on trouve dans les fermes un local spécial pour la lessive qu'on appelle coulage ou lessivier à la campagne. Précédemment, la lessive était faite à la main et à l'eau froide, au bord des fontaines couvertes d'un toit ce qui n'était pas le cas à Fey pour aucune des cinq fontaines publiques. Ces locaux ont été transformés en salles de bain ou en carnotzets après l'arrivée des

Que serions-nous sans vous les femmes ?

JML



machines à laver modernes. Comme ces locaux étaient équipés d'une cheminée, on y trouvait aussi une grosse chaudière, romaine ou à vapeur, destinée à cuire les pommes de terre pour les cochons. Jusque dans les années 1960 les porcs étaient nourris de pommes de terre cuites jusqu'à ce qu'on se rende compte que les pommes de terre crues leur convenaient encore mieux et que cela demandait moins de travail.

LE MATÉRIEL

La bassine en béton



Un bassin à Fey daté de 1927 (photo jml)

On trouve d'abord un bassin en béton ou en pierre. Ce bassin est situé dans le lessivier ou à l'extérieur selon la place à disposition. Il sert un peu à tout, au pré-lavage et au rinçage du linge si la ferme est située loin d'une fontaine publique, à l'abreuvement du bétail qu'on sort deux fois par jour en l'absence d'abreuvoir dans les écuries et dans les étables, au lavage des pommes de terre et des légumes. Il est aussi utilisé, parfois, pour le bain de la jeune belle-fille ou des jeunes enfants qui ne peut avoir lieu qu'après avoir masqué les fenêtres du lessivier avec des feuilles de papier journal. Mais la nudité des jeunes femmes, même pour leurs ablutions, est très mal vue par la belle-mère, par les tantes, par les belles-sœurs qui toutes ne se sont jamais baignées de leur vie, et aussi par le beau-père, les beaux-frères et les commis qui sont tout excités par l'idée qu'une jeune femme se trouve toute nue dans la maison, même pour quelques instants, eux qui n'en ont jamais vu de leur vie et qui n'en verront jamais pour la plupart. Mais cela serait une autre histoire. Tant que les familles resteront entassées dans de petits logements, toutes générations mélangées, les jeunes femmes n'auront aucune possibilité d'échapper au carcan familial.

Une lessiveuse en tôle galvanisée, appelée aussi couleuse



Lessiveuse à bois et son vidoir à manche

La construction des chambres à lessive et l'arrivée des lessiveuses à bois, dans les années 1920 dans notre région, a représenté un progrès très important pour les dames en libérant les cuisines et en simplifiant un travail qui se faisait presque entièrement à la main et souvent au bord des fontaines. Auparavant le linge était cuit dans un récipient en cuivre directement sur le fourneau à cercles de la cuisine puis rincé à la fontaine, dans le bassin du bas pour ne pas salir l'eau pour l'abreuvement du bétail.

Le linge sale de la ferme est cuit dans la lessiveuse avec de la soude. L'eau qui reste dans la lessiveuse après que le linge ait bouilli est appelé le lissu. Il est recueilli avec le vidoir à manche pour être déversé dans la lessiveuse manuelle ou dans un baquet pour la suite de la lessive.



Lessiveuse cuiseuse pour fourneau à cercles

La lessive manuelle



Lessiveuse manuelle avec essoreuse dans laquelle on verse le lissu très chaud

Le baquet et la cloche à lessive

L'eau de la lessive, très chaude, est versée dans le baquet sur du linge très sale qu'il ne faut pas mélanger avec le linge de la maison, les salopettes par exemple. Et la jeune femme chargée de la lessive appuie longuement sur le manche de la cloche à linge pour faire bouillonner l'eau. Ça donne ce que ça donne et il faut encore terminer le travail à la main.



Baquet en tôle galvanisée pour laver le linge très sale et pour baigner les jeunes enfants mais pas dans la même eau.



La cloche à linge

Ces opérations pouvaient se renouveler aussi longtemps que le lissu conservait un peu de sa valeur nettoyante et prenaient fin quand l'eau devenait toute grise et qu'elle aurait davantage sali le linge plutôt que de le laver.

La pince à lessive en bois



Pince à lessive en bois

On utilise une grande pince à lessive en bois pour sortir le linge brûlant de la lessiveuse à bois ou du baquet pour le déposer dans le bassin de rinçage.

La planche à lessive, la brosse à risette et le savon de Marseille

Et si le linge n'est encore pas assez propre, on frotte, et on refrotte à la main sur une planche à lessive, toute plate ou ondulée pour les familles les plus riches, avec de gros savons de Marseille bien difficiles à maintenir par des jeunes mains féminines. Les mains des jeunes dames ne resteront pas longtemps bien fines. Elles vont gonfler sous l'effort comme celles des hommes. Quant aux ongles soignés, il faut mieux n'y pas penser. Vers 30 ans, si ce n'est avant, les mains des femmes de la campagne ressemblent déjà à des mains d'hommes, charnues, calleuses et crevassées.

Planche à lessive avec une tôle ondulée



Assortiment de brosses à risette



LE RINÇAGE

Le rinçage se fait dans le bassin à l'eau froide du robinet ou à l'eau de la fontaine qu'on va chercher avec des bidons aussi longtemps que l'eau sous pression ne sera pas disponible dans les maisons.

L'ESSORAGE

L'essorage se fait à la main, en tordant le linge, parfois avec l'aide de la belle-mère pour les grands draps ou les grandes nappes. Il existe des esso-



reuses manuelles à manivelle ou motorisées qui ne sont pas très efficaces et demandent beaucoup de temps et d'effort. Lesessoreuses électriques sont dangereuses pour les doigts et les mains qui peuvent s'y trouver coincés.

LE SÉCHAGE

Le séchage représente une grosse difficulté supplémentaire, surtout en hiver lorsqu'on ne sait pas où étendre du linge très épais et mal essoré. Il n'y a pas de locaux chauffés dans les fermes pour y étendre la lessive. On étend alors le linge à l'extérieur sur des étendages de fortune et c'est souvent du linge humide qu'on rentre à l'intérieur pour en terminer le séchage tout près du fourneau de la cuisine. Si la température est très basse en hiver, on rentre du linge gelé qu'on a bien de la peine à plier et à faire sécher.

La jument a mangé la culotte de la belle-fille.



En rentrant le linge sec, après avoir compté et recompté les pièces, il a bien fallu constater qu'il manquait la culotte de la belle-fille. Que s'était-il passé ? En surveillant attentivement le pré où se situait l'étendage, la famille a remarqué qu'une jeune jument s'intéressait de très près au linge mis à sécher et qu'elle essayait de manger d'autres pièces de la lessive. Il fallut renoncer à la sortir au pré les jours de séchage du linge. Mais il semble que la jument ait réussi à digérer sans problème cette petite culotte entièrement en coton et que la belle-fille ait dû se passer de culotte pendant quelque temps.

LE LINGE

En raison des difficultés pour laver le linge, les trousseaux de l'époque étaient très volumineux. Les jeunes mariées se devaient d'arriver dans leur belle-famille avec un important assortiment de linges, draps, nappes etc. Les draps surtout étaient très nombreux parce qu'on ne les lavait que rarement. Les habits du dimanche, noirs en général, étaient très solides et se portaient presque toute une vie. Ils figuraient parfois en bonne place dans les testaments, les robes surtout. Les sous-vêtements n'étaient portés que par les femmes. Les hommes ne portaient pas de caleçons. Leurs chemises, reçues à l'armée et raccommoquées au-delà du possible étaient très longues. Elles possédaient de grands pantets qui étaient ramenés entre les jambes pour faire office de caleçons. Les culottes des dames, ouvertes entre les jambes parce qu'impossibles à baisser en raison des grandes jupes qu'elles portaient, ne se salissaient pas aussi rapidement que les sous-

vêtements modernes. Les enfants, filles et garçons, ne portaient pas non plus de sous-vêtements ce qui causait bien de l'embarras lorsqu'ils devaient se déshabiller devant leurs camarades lors des visites médicales scolaires. Si les dames portaient des chemises de nuit en coton écru, les hommes et les enfants dormaient en conservant leur chemise de travail qui n'était changée qu'une seule fois par semaine. Les pyjamas n'étaient ni connus ni portés à la campagne.

En semaine, les hommes et les femmes portaient le plus souvent des habits de travail très solides, faciles à raccommoquer et sans grâce. Les habits des enfants, entièrement réalisés à la maison, étaient portés successivement par tous les jeunes de la famille. Les garçons et les filles étaient tous habillés de la même façon, principalement d'une blouse, grossière, élimée mais inusable.

LA LESSIVE, UN TRAVAIL D'ESCLAVE DANS LES GRANDES FAMILLES

Et c'est en fin d'après-midi que la lessive proprement dite prenait fin juste assez tôt pour que la belle-fille puisse se dépêcher d'aller préparer le repas du soir qui est servi vers les 17 heures. Ce travail ne donne lieu à aucun remerciement particulier. Il est considéré comme faisant partie des tâches de toutes les jeunes ménagères. Et gare à celles qui négligeraient leur travail. Elles n'auraient droit qu'au mépris de leur famille et de leurs voisines. Dans les familles aisées, on va louer les services d'une servante, une veuve sans ressources en général, qui viendra aider à faire la lessive, surtout à l'extérieur, au bord de la fontaine, pour 20 centimes de l'heure ou parfois moins.

L'arrivée des lessiveuses automatiques, des séchoirs et des fers à repasser électriques fut donc un soulagement pour les femmes.

LE REPASSAGE ET LE PLIAGE

Lorsque le linge sec arrive à la cuisine dans de grandes corbeilles à linge, le travail n'en est pas terminé pour autant. Il faut encore le repasser avec des fers bien peu efficaces qui se chauffent sur le fourneau à cercles ou dans lesquels on dépose des braises. Il s'agit d'un travail difficile. Imaginez le travail que représente le repassage de grands draps avec les fers ci-dessous (ou ci-contre). Si la lessive représentait un très gros travail, fatiguant, le repassage est une opération longue et délicate qui

demandait et demande encore beaucoup de savoir-faire.



Fer à repasser à chauffer sur le fourneau de la cuisine



Fer à repasser contenant des braises



Premier fer à repasser électrique sans thermostat

Les premiers fers à repasser électriques ne possédaient pas de thermostat ni de vapeur non plus bien sûr. Ils chauffaient, chauffaient jusqu'à en devenir rouge. Et si la repasseuse avait un moment d'inattention, il arrivait assez souvent que le linge soit brûlé. Il était courant de voir de belles traces brunes et triangulaires dans les draps les nappes et les habits qui parfois en devenaient inutilisables.

LE PLIAGE

Il fallait encore plier tout ce linge et le rentrer dans les armoires. L'aide d'une seconde personne, voire d'un homme s'il avait les mains propres était nécessaire pour plier les grands draps.

ET CE N'EST PAS TOUT !

LE REPRISAGE

Il faut encore reprendre, au de-là du possible, les chaussettes en laine en s'aidant d'une boule en bois. Et s'il est impossible de reprendre les chaussettes, on défait la laine restante pour tricoter de nouvelles avec la même laine ou plus simplement ret tricoter l'extrémité usée.



Opération de reprisage

Ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain ?

QUE VEUT DIRE CETTE EXPRESSION ORIGINAIRE D'ALLEMAGNE MAIS UTILISÉE PRINCIPALEMENT EN ANGLETERRE ?

Jusqu'au début du XX^{ème} siècle en Europe, il était difficile de se laver en raison du manque d'eau courante dans les maisons et de l'absence aussi d'établissements de bain dans les villes de notre pays. La lessive et les ablutions se sont souvent trouvées liées lorsque les maisons ont été équipées de lessiviers chauffables qui faisaient aussi office de salles de bain. D'habitude, les parents prenaient leur bain en premier dans des gros baquets qui servaient aussi pour la lessive. Les enfants, se baignaient ensuite, par ordre d'âge, dans la même baignoire remplie de la même eau qui se salissait ainsi rapidement. Les plus jeunes enfants étaient donc lavés dans l'eau la plus sale avant qu'elle ne soit jetée dans la cour de la maison. Il fallait donc mieux ne pas oublier les plus petits enfants dans le baquet.

(l'authenticité de cette histoire n'est pas prouvée mais l'expression est très parlante)

LE RACCOMMODAGE OU LE RAVAUDAGE

Malgré un coton très solide, les habits de travail, les salopettes surtout, s'usent très rapidement en raison des lourds travaux de la campagne et des frottements qu'ils produisent. Afin d'éviter des dépenses, les dames reprisent les salopettes de leurs hommes aussi longtemps que cela est possible. Pour le ravaudage, elles découpent des pièces de tissu au dos des vieilles vestes de salopettes, là où elles sont le moins usées et les recousent sur le devant des vestes et des pantalons usés. Elles essaient de le faire aussi pour les habits dits du dimanche pour autant que cela ne se voie pas trop.

ET ENFIN LA COUTURE AVEC DES TISSUS DE RÉCUPÉRATION

Les draps usagés et souvent percés en leur centre sont découpés pour faire des linges de cuisine avec leurs parties intactes. Il arrive aussi, s'il reste du temps à la ménagère, de découdre les vieux habits du dimanche des adultes pour en faire des habits pour les enfants, voire de faire des jupes avec le tissu de vieux pantalons. Et tout cela avec une machine à coudre activée par la main ou par le pied.

Qu'aurait été la vie dans les fermes sans les femmes ?

La vie des exploitations agricoles est impossible sans les femmes, sans les jeunes épouses surtout qui sont considérées comme de la main-d'œuvre gratuite, infatigable, peu exigeante et sans aucun droit. Les épouses sont souvent de jeunes femmes naïves, engrossées et épousées très jeunes afin d'en faire des travailleuses sans salaire. Les femmes savent d'ailleurs très bien ce qui les attend et cela presque jusqu'à la fin de leurs jours. Un décès prématuré d'une jeune épouse et jeune mère représente donc un drame irréparable pour les familles agricoles, la mère ou la belle-mère n'étant plus à même d'assurer la marche de la maison et de la famille en raison du volume du travail à fournir. Le joli temps passé était-il aussi joli qu'on voudrait bien nous le faire croire ?

Jean-Marc Laurent

Photos JML et Wikipedia



LES LOISIRS À FEY AVANT L'ARRIVÉE DE LA TÉLÉVISION DANS LES ANNÉES 1960

Comment les loisirs s'organisaient-ils à Fey avant l'arrivée de la télévision ?

LA VIE DANS LES CAFÉS

Le café de l'Union ou le café d'En-haut



Le café d'En-Haut ou café de l'Union, propriété et exploité par la famille Debétaz, Jules puis Emile (capitaine de dragons et député) et Charly jusqu'en 1964. On peut voir, au fond à droite, une partie de la ferme Olivier Jaunin. Cette photo pourrait être datée des années 1920 en raison des grandes jupes des dames.

Le café Central ou le café d'En-bas

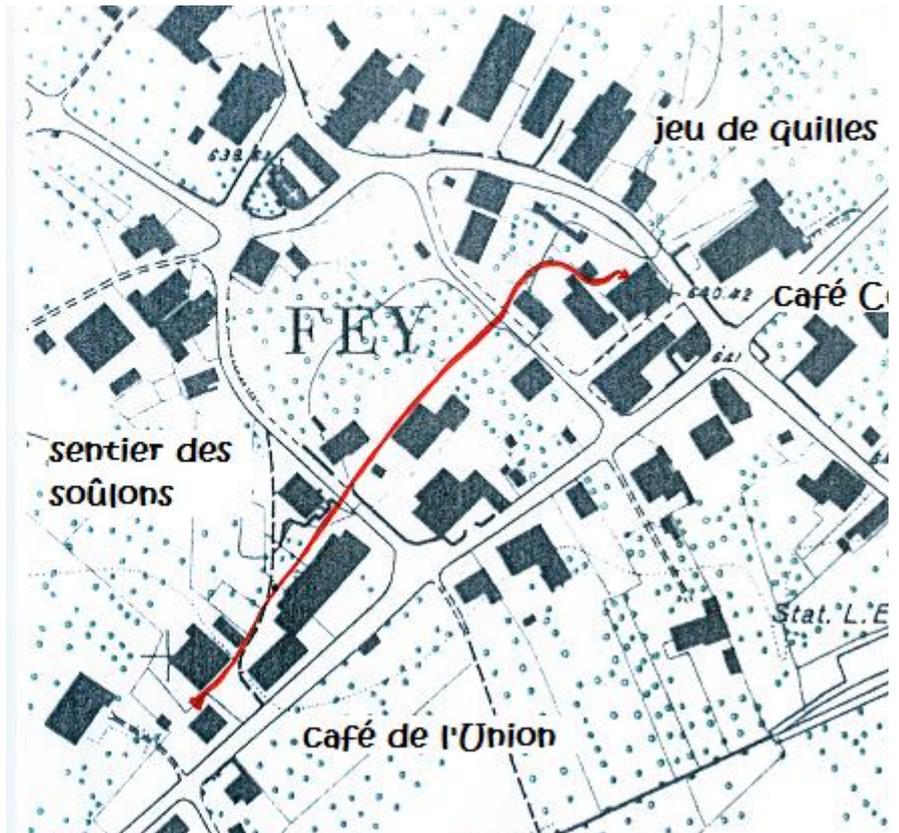


Le café d'En-Bas ou café Central, tenu pendant 150 ans sans interruption par la même famille. En bas à gauche, on peut reconnaître Mina Laurent. Cette photo peut être datée des années 1930 ou 1940.

Du café d'En-Haut au café d'En-Bas par le sentier des soûlons

Les soûlons, fort nombreux au village, se déplaçaient d'un café à l'autre en évitant de se faire voir sur la grande route. Ils passaient derrière les maisons par un cheminement privé appelé le chemin des soûlons. Il arrivait souvent qu'on rencontre un de ces soûlons, affalé ou à plat ventre sur le sol. Certains rentraient parfois à la maison à quatre pattes ou devaient se faire raccompagner par deux messieurs qui les maintenaient solidement sous les bras.

En rouge le sentier des hommes seuls aussi appelé le sentier des soûlons (de la porte de derrière d'un café à la porte de derrière de l'autre et aller et retour)



Le Café Central de Fey

Cet établissement public a été tenu par la même famille pendant 150 ans environ sans interruption, sur cinq générations. C'était au départ une famille Thomas, originaire de Fey comme presque toutes les familles du village à cette époque, qui a ouvert une simple salle à boire dans la chambre « derrière » du bâtiment. Par le jeu des mariages la famille Thomas est devenue la famille Laurent puis les Thomas vont disparaître définitivement du village dans les années 1950. Des inscriptions dans une bible de famille permettent de remonter jusqu'à Jean Thomas qui a ouvert son établissement en 1860 environ. Son fils Louis lui succède et transmet son café à sa fille Mina qui y passera toute sa vie. Mina Thomas va devenir Mina Laurent en épousant Henri Laurent plus connu sous le diminutif de Riquet. A côté du café, de faible rapport à une époque où les gens n'ont que peu d'argent, il faut assurer le rendement du domaine et les soins au bétail. Riquet, par ailleurs marchand de bétail et boucher charcutier à l'occasion, et Mina vont, en plus, tenir durant de nombreuses années l'alpage du Mont de Baulmes, Riquet estivant les génisses et Mina tenant la buvette.

Pendant leur absence, c'est Marcel Laurent, leur fils, dit

Marceli, et Georgette son épouse qui tiennent le café et font marcher le domaine. Marcel obtient une patente et reprend la Café Central en son nom en 1959. Marcel et Georgette recevront leur clientèle avec beaucoup de gentillesse et de compétence jusqu'en 1986 pour Marcel et jusqu'en 2003 pour Georgette qui, après sa belle-mère, aura passé toute sa vie active au service de sa profession. Puis Mireille Blangenois, qui devient Mireille Laurent en 1972, reprend l'établissement de son beau-père en obtenant une patente en 1980. Elle sera présente dans son établissement, avec son mari Bernard, jusqu'en fin 2009. Il faudrait pouvoir réunir tous les tenanciers afin qu'ils puissent comparer leur vie et leur métier. Métier assez difficile tout de même, puisqu'il faut être à disposition des clients, quasi familialement, presque tous les jours de l'année et presque à toutes les heures du jour et de la nuit. De plus, par périodes, les militaires, souvent cantonnés au village avant armée 95, remplissaient le café, faisant parfois refluer les habitués, quittant l'établissement tard dans la nuit malgré l'heure de police puis revenant taper aux volets aux aurores pour le premier café du matin. Jusque dans les années 1960, tout se règle au café. La chambre « derrière » et la salle à manger sont utilisées pour conclure les affaires des paysans, affaires commerciales ou agricoles dont les femmes doivent

être écartées à l'époque car ce sont les hommes, seuls clients, qui mènent les affaires de leurs domaines.

Les cafés, lieux de vie sociale

Le café sert aussi de lieu social à une époque où les maisons, surhabitées, ne permettent pas d'y conclure des affaires. De plus, en une période où les locaux de réunion manquent, les salles du café rendent de grands services pour les réunions des comités des sociétés locales.

Les cafés servent aussi de lieux de vacances, surtout entre Noël et le Nouvel An, période où les agriculteurs prennent le temps de jouer aux cartes pour se reposer et se changer les idées. Une tradition voulait que les restaurateurs offrent un repas à leurs clients le 31 décembre de chaque année. Certains clients dotés d'une robuste constitution n'hésitaient pas à passer d'un café à l'autre pour apaiser leur faim et pour éteindre leur soif.

Toutes ces activités agréables ne se prolongeaient en principe pas trop tard dans la nuit car le préposé communal, ou garde-champêtre, René Laurent, très à cheval sur le règlement, venait régulièrement en fin de soirée, sa casquette sur la tête, rappeler que l'heure de police ne devait pas être dépassée.

Au mois de décembre, la reconnaissance des comptes de commune, grosse journée pour les établissements publics

Jusque dans les années 1970, les contribuables, surtout les agriculteurs payaient leurs impôts communaux en

On ferme, Messieurs, on ferme !!

Un soir que René Laurent, agent de police communal chichement payé à la tâche, venait annoncer l'heure de police sans sa casquette, il a été rembaré par un client moqueur qui lui a dit : « - Tu es qui, toi ? On te connaît pas sans ta casquette ».

René Laurent n'a fait ni une ni deux. Il est retourné chez lui chercher sa casquette puis est revenu contrôler la fermeture du café, officiellement cette fois. Et il a été obéi.

Lorsque des militaires étaient stationnés dans le village, et c'était souvent le cas, un sergent passait vers le milieu de la soirée dans les cafés et indiquait l'heure de rentrée au cantonnement par un coup de sifflet.

une seule fois, au mois de décembre de chaque année. De ces impôts étaient déduits les salaires que la commune leur payait pour le déneigement des routes au moyen du triangle ou pour d'autres travaux, généralement en forêts.

Le boursier devait donc préparer toutes les factures et tous les décomptes pour cette journée-là. Il se tenait à la salle du conseil, soit Sur-le-Four, avec beaucoup de factures et une caisse contenant surtout de la monnaie.

C'était un jour de congé pour les paysans qui se rendaient au café avant ou après leurs paiements.

Mais peu à peu, les gens se sont mis à effectuer leurs paiements par la poste. De plus, un agriculteur, énervé par la perspective de se voir délesté d'une somme d'argent pour ses impôts, somme qu'il trouvait beaucoup trop grosse, échauffé aussi par quelques verres de vin qu'il ne supportait pas bien, avait apostrophé le boursier de façon presque injurieuse, apostrophe que le boursier communal n'avait pas appréciée.

Et c'est ainsi que la reconnaissance des comptes de commune s'est arrêtée

Les cafés, lieux de rencontre entre les sexes

Les contacts entre les hommes et les femmes sont très codifiés jusque dans les années 1960. Lorsqu'un homme marié parle à une femme mariée, ils sont en général de la même famille, frère et soeur, cousin et cousine, voire beau-frère et belle-soeur. Le tutoiement est pratiqué de manière ascendante ou descendante dans les familles, les parents ou grands-parents et leurs enfants ou petits-enfants. En général les beaux-frères et belles-sœurs se vouvoient, pour autant qu'ils se parlent, même s'ils n'ont que quelques mois de différence d'âge. Quant aux dames, si elles ne sont pas allées à l'école ensemble, elles vont se vouvoyer durant toute leur existence, même si elles sont exactement du même âge.

En une période où les occasions de rencontres entre les jeunes garçons et les jeunes filles sont assez rares, les cafés sont des lieux de vie sociale où des couples peuvent se former. Et c'est ainsi que de nombreuses jeunes sommelières font la connaissance de jeunes gens, se marient et font souche dans le village.

Cache-toi sous le lit de la sommelière

Dans les années 1930, un jeune garçon du village, célibataire, trouvait une jeune sommelière très à son goût. Comment lui faire savoir son amour et son désir quand on est jeune, naïf, timide et inexpérimenté.

D'autres jeunes garçons, plus malins, on vite flairé l'occasion de faire une farce.

- Mais tu vois bien qu'elle est d'accord et qu'elle n'attend qu'une occasion, lui ont-ils dit. Monte dans sa chambre et cache-toi sous le lit. Elle viendra te rejoindre quand elle aura fini son service.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais comme le lit de la sommelière était plus tôt court et que le jeune homme amoureux était plutôt grand, ses pieds dépassaient de dessous le lit. De connivence avec la jeune serveuse, les farceurs ont invité les clients du café, tous des hommes, à monter voir, en riant sous cape, les pieds de l'amoureux transi.

Comme tout se sait très rapidement dans un village où tout le monde se connaît, cette farce a fait rire toutes les familles pendant quelques jours. Et c'est ainsi que les filles attrapent les garçons.

Si j'étais un café tu te serais arrêté !!

Un agriculteur, par ailleurs membre de la municipalité, s'était attardé dans les deux cafés après une séance du samedi soir, séance qui avait été suivie d'un repas. Comme il devait camber son épouse pour atteindre sa place, contre le mur, dans le grand lit conjugal, il s'était entendu dire par sa femme pas encore endormie.

- Si j'étais un café, tu te serais arrêté !!

La fondue de l'Union laitière vaudoise ou ULV

Chaque année, l'Union laitière vaudoise offrait une fondue aux producteurs pour le rachat du lait. Chaque année l'ULV qui commercialisait le fromage fabriqué à la laiterie de Fey achetait le lait à la Société de Laiterie. A cette occasion, une fondue était offerte aux nombreux producteurs laitiers du village. Cette fondue dont le fromage était bien sûr acheté à la laiterie du village était servie alternativement par le café de l'Union et par le café Central. C'était une journée de repas au cours de l'hiver pour des paysans dont les heures de travail étaient, comme de nos jours, innombrables.

Les deux bondelles

Un peu avant la guerre, un agriculteur de Fey s'était rendu à la foire aux bestiaux à Echallens. Après avoir examiné le bétail mis en vente devant le château, il s'était rendu à l'Hôtel-de-Ville pour y prendre le repas de midi. Mis en appétit par le vin blanc bu dans la matinée, il avait commandé deux bondelles pour son dîner.

Présomant cependant de son appétit, il s'était rendu compte qu'il n'arriverait pas à terminer son repas et qu'il devrait laisser une bondelle dans son assiette. Après un court moment de réflexion, ne faisant ni un ni deux, il avait emballé la bondelle restante dans sa serviette en papier et l'avait glissée dans la poche de sa veste.

Cette manœuvre n'avait pas cependant pas échappé à Germaine, la sommelière, qui, pince sans rire, lui a dit en desservant :

- La seconde bondelle était donc meilleure que la première puisque vous avez mangé l'arête aussi ... ?

Turbulences alcoolisées - Avertissement à Georges Wagnière sellier

On peut lire dans le PV de la séance de municipalité du 23 février 1929 un avertissement à un certain Georges Wagnière, sellier d'une cinquantaine d'année, surnommé « tout-rond » parce qu'il était très petit et déjà très voûté et parce qu'on pouvait le rencontrer parfois, et même souvent, couché sur le dos dans la rue, complètement rond.

« Ecrire à Wagnière, sellier, que s'il ne se met pas à travailler plus consciencieusement au lieu de voyager dans les cafés, il sera interdit des-dit (cafés) »

*Le vice-président
Edouard Jaunin*

*Le secrétaire
Samuel Wagnière*

LES DÉLASSEMENTS POUR LES MESSIEURS D'ABORD ET POUR LES DAMES ENSUITE

Les quilles en été

Près des deux cafés, on trouve deux jeux de quilles. Celui du café d'En-Haut est en plein air, bien abrité sous l'orme de la ferme des Jordils d'En-Haut. On y joue en été. Des enfants sont employés comme renquilleurs contre une modeste rémunération. Ils remettent les quilles en place à la fin de chaque partie avec soin et rapidité s'ils ne sont pas trop occupés à jouer. L'expression « comme un chien dans un jeu de quille » a tout son sens à cette époque. Le jeu de quilles du café d'En-Bas se situait dans un petit bâtiment démoli en 2006.



Le bâtiment du jeu de quille du café Central lors de sa démolition (photo famille Laurent)

Interdiction de jouer aux quilles les dimanches de communion

Dans le p.-v. de la séance de municipalité du 18 mai 1929, on peut lire : « La Municipalité décide de rappeler aux cafetiers qu'il est interdit de jouer aux quilles les dimanches de communion, aviser de même le garde de police, seront condamnables cafetiers et joueurs » Il y avait en principe quatre communions réglementaires: Noël, Pâques, Pentecôte et au Jeûne fédéral mais les pasteurs pouvaient en ajouter des supplémentaires.

Le jass en toute saison

Le jass est un jeu très pratiqué dans les cafés, uniquement par les messieurs. Ce jeu a été introduit dans le pays de Vaud par les Bernois lors de l'invasion de 1536. Rares sont les dames qui savent y jouer à cette époque. Des tournois de jass, avec des prix étaient

organisés très régulièrement. C'est encore le cas parfois de nos jours.

La Bête, un bien étrange jeu de cartes



Le jeu de la **Bête** était d'abord un jeu de cartes mais c'était surtout un jeu d'argent ! Traditionnellement, il se jouait entre Noël et le Nouvel An. Mais certaines années, on a pu voir ce jeu se prolonger pendant de nombreux mois !

La mise d'argent était minime au départ (de 60 centimes à 1 francs 20, somme qui devait obligatoirement se diviser par 3). Cette mise de départ, autrement dit ce **pot** était appelée la **Bête**. Elle était généralement cachée sous le tapis de jeu parce que les jeux d'argent sont interdits dans les établissements publics.

Le joueur qui posait la mise de départ distribuait trois cartes par joueur et tournait la carte suivante qui se trouvait être alors l'**atout**. La plus forte carte était l'as suivie du roi, de la reine et ainsi de suite. Ni le **bour** ni le **nell** n'avaient de valeur dans ce jeu et l'**annonce** encore moins.

Il pouvait y avoir beaucoup de joueurs autour de la table mais il n'était cependant pas obligatoire de jouer.

Lorsque quatre, cinq ou six joueurs décidaient de tenter leur chance, le jeu pouvait commencer. Mais comme il n'y avait que trois **plis**, deux, trois ou quatre joueurs ne faisaient aucun pli et se retrouvaient **Bête**. Ils devaient alors remettre sur le tapis la mise qui se trouvait au-dessous avant qu'elle n'y soit dissimulée à nouveau. La mise de départ se partageait entre ceux qui avaient eu la chance de faire un ou plusieurs plis.

Le donneur suivant remettait 30 centimes sous le tapis et le jeu recommençait jusqu'au moment où la Bête était partagée équitablement entre deux ou trois joueurs. La **Bête** avait alors crevé et tout recommençait.

Selon l'avance du jeu, la **Bête** pouvait grossir assez rapidement et de nombreux joueurs sont repartis à vide ou ont dû rentrer à la maison rechercher l'argent qui leur manquait pour payer leur dû !

Cependant, en raison de la modicité des enjeux, la ruine n'a jamais guetté les joueurs.

Mireille Laurent

Un bien étrange jeu pour les jeunes hommes qui se pratiquait dans les cafés

C'est un concours qui mettait des jeunes hommes en compétition dans les cafés.

L'un devait boire un litre de vin blanc dans une grosse assiette avec l'aide d'une cuillère à soupe et l'autre manger un kilo de fromage en s'aidant d'un couteau. Le premier qui avait terminé avait ainsi gagné ce concours.

DÉLASSEMENT POUR LES DAMES ET LES MESSIEURS

La danse

Un petit bal est organisé assez régulièrement pour les jeunes gens le dimanche soir à la salle du Conseil à la place de la Forge. Un accordéoniste fait danser les couples. Des boissons n'y sont pas en vente. Ces soirées sont gratuites ou presque. Il est recommandé aux danseurs et aux danseuses de ne pas rapprocher leurs corps en dansant la marche, la valse ou la polka. Le tango est considéré comme une danse lascive et le slow n'est pas connu. Le rock and roll, arrivé en Europe avec les troupes américaines du débarquement de 1944, représentera une vraie révolution après la guerre. Les jeunes hommes célibataires se rendent aussi dans les bals des villages voisins pour autant qu'ils possèdent un vélo ce qui n'est pas le cas dans toutes les maisons. Et s'il y a deux ou trois frères pour un seul vélo, chacun l'utilise à son tour, soit tous les quinze jours ou toutes les trois semaines.

Le loto annuel

Un loto est organisé chaque année dans la salle de commune transformée actuellement en appartement dans la maison Boucard à la place de la Forge. Ce loto est organisé par le chœur d'hommes qui va tuer un porc, le charcuter et le fumer pour en faire des lots. Il a lieu en général le dimanche soir. Tous les lots sont en nature, bouteilles de vin, pains de sucre, charcuterie fumée, jambon à l'os et même des animaux vivants, poules et lapins que certains joueurs chanceux et avinés font sortir de leur cage et laissent courir dans la salle. Le crieur rappelle fermement sur ordre de la municipalité mais avec plus ou moins de succès, que les enfants doivent de rentrer chez eux à 21 heures. Les lots sous forme d'animaux vivants sont strictement interdits de nos jours.

Le cinéma ambulancier, le cinéma scolaire et le cinéma

paroissial

Un cinéma ambulancier passe régulièrement dans les villages pour des représentations qui ont lieu en journée pour les enfants et en soirée pour les adultes. Un monsieur Rapit d'Yvonand installe son matériel dans la salle sur-le-Four ou dans la salle communale de la place de la Forge. Il n'y a que peu de changement dans son répertoire de films muets et en noir et blanc dont les bobines sont très usées. Le film le plus représenté montre des lions qui apparaissent et disparaissent sans intrigue, film que plus personne ne veut voir au bout d'un certain temps.

Des séances de cinéma sont aussi organisées par les sociétés en leur faveur, par la société de chant le 15 décembre 1929 ou par la société de jeunesse le 6 avril 1930 pour donner des exemples.

Un instituteur, Fernand Mayor, par ailleurs directeur du chœur d'hommes, a fait acheter un appareil de cinéma pour l'école. Il présente, de temps en temps, un film muet aux élèves des deux classes de Fey. Cet achat que la commune n'a pas osé refuser a été très critiqué en son temps. Après son départ ce matériel n'a plus jamais été utilisé faute de savoir le faire et faute de savoir où commander des films. Il arrive aussi que la paroisse fasse présenter des films d'inspiration religieuse du pasteur américain Billy Graham dans un but d'évangélisation qui n'atteint que les dames.

Discussion en cercle à la Croisée (au centre du village)

A la belle saison, une fois que les travaux sont terminés, les jeunes hommes et les jeunes femmes se rencontrent le soir au centre du village. Les hommes mariés peuvent se joindre à ces discussions mais pas les jeunes femmes mariées qui doivent rester à la maison. Les belles-mères y veillent attentivement.

LES DÉLASSEMENTS POUR LES DAMES EN RESTANT DANS LES KKK (KIRCHE, KÜCHE, KINDER, EN FRANÇAIS ÉGLISE, CUISINE, ENFANT)

Le culte, les recueils religieux, le tricot et les études bibliques

Très rares sont les dames qui vont au café. Elles restent à la maison et préparent le thé pour les visites qui se présentent, inévitablement, presque tous les dimanches après-midi, sans rien apporter, jamais. Celles qui aiment tricoter se rencontrent un soir par

semaine à la salle de commune pour une soirée à passer ensemble. L'essentiel des loisirs des dames est en relation avec la paroisse, le culte du dimanche, les études bibliques ou parfois des recueils en semaine au cours desquels on parle beaucoup de tempérance alors que pendant ce temps-là, dans les deux cafés, les hommes se préoccupent surtout de lutter contre la mévente des vins. Le culte du dimanche permet tout de même aux hommes et aux femmes de se rencontrer. Les hommes en complet veston et cravate, chapeau sur les genoux, sont assis à droite et les dames, chapeau à voilettes sur leurs têtes baissées, à gauche. Cela fait un petit moment de vie communautaire même si les hommes ont tendance à s'endormir pendant le sermon ou à parler de leur bétail avant l'entrée du pasteur dans l'église. A la sortie du culte qui a duré une heure et demie dont une heure de sermon, entrecoupé de quelques morceaux d'harmonium, les couples se reforment et chacun rentre chez soi, en saluant à peine des voisins auxquels on ne parle d'ailleurs presque plus depuis le remaniement parcellaire de 1936.

La vente de paroisse

Une occupation importante et assez appréciée par les dames est la préparation de la vente de paroisse pour laquelle il faudra cuisiner beaucoup de pâtisseries, tresses, taillés levés, beignets et merveilles, pâtisseries toutes très nourrissantes.

Cette vente de paroisse est organisée un dimanche, tous les deux ans, dans la paroisse de Bercher qui comprend les villages de Bercher, de Fey et de Rueyres. Cette vente est donc organisée à Fey environ tous les six ans. C'est un très gros travail principalement pour les dames qui vont préparer des pâtisseries maison, très abondantes et très riches. Elles vont préparer des assiettes froides si on fait durer cette vente jusqu'en soirée. Les messieurs sont engagés pour préparer la salle de battoir qui est transformée en grande salle à cette occasion. Il faut modifier l'entrée, poser un plancher amovible et nettoyer le battoir de fond en comble.

L'animation consiste à quelques jeux pour les enfants. Une pêche miraculeuse est animée par Arnold Caillat, qui, bien caché derrière une petite construction en

planches, sait très bien exciter les petits enfants en retenant le plus longtemps possible la canne à pêche au bout de laquelle sont accrochés des sucreries ou des petits jouets

Une loterie est organisée pour les adultes dans l'après-midi à partir de lots offerts. Il faut une autorisation spéciale de la Préfecture car seules les tombolas sont permises par la loi. Une roue est installée sur la scène. La lame de scie métallique fait un bruit de crécelle en passant sur les clous qui marquent les numéros. La roue de la paroisse n'est pas bien équilibrée et ce sont toujours les mêmes chiffres qui désignent les numéros gagnants. Les animateurs connaissent ce problème et pour égaliser les chances crient parfois d'autres numéros que ceux indiqués par la roue.

L'argent récolté, assez important parce que les gens sont généreux à cette occasion, va alimenter la caisse de la paroisse qui n'est pas riche ou pour des missions en Afrique.

Les dames vont volontiers dans les ventes des paroisses proches, à Bercher ou à Echallens avec le train ou ailleurs encore à vélo si les conditions météorologiques le permettent.

La lecture

Les dames peuvent emprunter des livres auprès de la bibliothèque publique qui ouvre le dimanche dans la salle Sur-le-Four. Le sujet a été traité dans la Feuille de Foyard numéro 22. Les sujets des livres en prêt sont édifiants et très moralisateurs, voire nngnngans.

DES ACTIVITÉS TRÈS IMPORTANTES POUR LES MESSIEURS

Le chœur d'hommes



Le chœur d'hommes la Concorde lors d'un concert à Echallens dans la cour du château en 1940 ou 1941 (photo archives communales)

Le chœur d'hommes de Fey, la Concorde, réunit presque tous les messieurs du village. Il n'y a pas dans les années 1930 - 1940 de chœur mixte dans la région.

Sous la direction d'Alfred Gessenay, instituteur à Fey depuis 1908 jusqu'à la fin de sa vie professionnelle à la fin des années 1940, et sous la présidence de Pierre Jaunin-Singer, futur syndic, le chœur d'hommes prépare un concert annuel. Ce concert qui consiste en quatre ou cinq chants très patriotiques évoquant la vie à la campagne ou dans les régions viticoles est suivi d'un mélodrame très triste et très long, parfois en vers, mais qui se termine toujours bien. Il est joué par les membres de la Concorde auxquels viennent bien sûr s'adjoindre quelques jeunes dames pour les personnages féminins. Il y a en général au moins un mort sur scène lors de la pièce et certaines spectatrices pleurent à chaudes larmes en attendant le dénouement final toujours heureux. En général le défunt ressuscite au dernier acte.

A la fin de la soirée, on met un pont de danse en bois en place au milieu de la salle du battoir et le public reste un moment assis autour des tables. Une ou deux sommelières passent de table en table pour prendre la commande des boissons. Avant la guerre, il arrive que le vin soit vendu dans les soirées au prix de 1.- franc le litre. Certaines personnes, en famille parfois, ne dansent pas parce qu'il faudrait payer une carte de bal et ne consomment rien parce qu'il faudrait payer les boissons. Elles occupent cependant les tables et les chaises sans se gêner. Un agent de sécurité surveille parfois que les danseurs arborent bien l'insigne de leur carte de bal.

La fréquentation des répétitions est obligatoire pour les membres du chœur d'hommes. Les absences ne sont admises qu'en cas de maladie ou de service militaire. Il arrive que les démissions soient refusées.

Le tir en stand

Le village de Fey disposait d'un stand de tir au début du XX^{ème} siècle. Il s'agissait d'un hangar aménagé en stand de tir pour les tirs militaires et les entraînements.

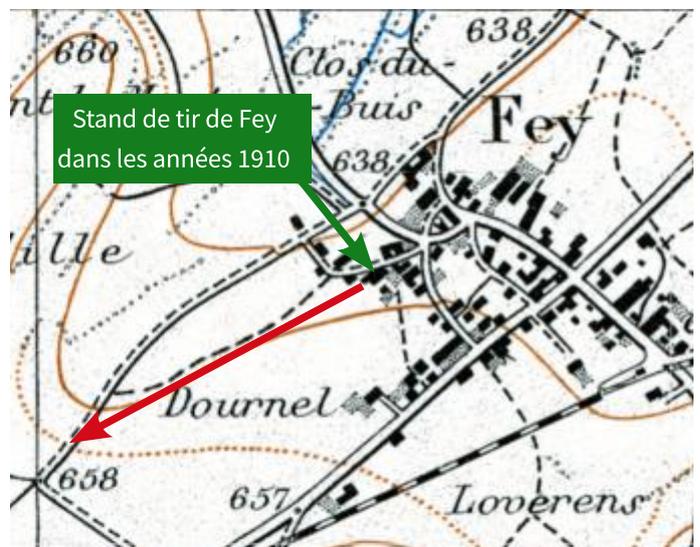
On peut penser qu'il s'agissait de tirs en campagne, avec des cibles fixées directement dans le terrain mais sans ciblerie, plutôt que de tirs en stand.

Ce bâtiment a été démonté lors de la construction de la nouvelle porcherie dans le quartier de la Bégude. Il a été récupéré et réutilisé comme surélévément d'une grange dans le village.



Réutilisation du stand de tir en surélévément

Ancien stand transformé en hangar en surélévément dans la ferme de Michel Jaunin (photo jml)



En rouge le tracé probable de la ligne de tir
Le stand de tir dans les années 1910 (d'après Swisstopo)

La carte suivante, levée après 1910 mais avant 1918 montre que le stand de tir a été remplacé par la porcherie de la société de Laiterie démolie à son tour en 2002.



Le stand de tir a été remplacé par la porcherie de la société de Laiterie vers 1907 lors de la construction d'une nouvelle laiterie au centre du village et d'une porcherie pour la consommation du petit-lait par des porcs.

La société de gymnastique et le sport en général après la guerre

La société de gymnastique regroupe les jeunes hommes qui pratiquent des exercices aux engins, les barres parallèles de préférence au battoir. En l'absence de salle de gymnastique ou tout simplement d'un local vaste et chauffé, la gymnastique s'exerce surtout en été et à l'extérieur. Il n'y a pas à Fey de terrain de sport ni d'installation permettant de pratiquer l'athlétisme. Seules deux perches métalliques, faites de tuyaux de récupération galvanisés, et d'ailleurs d'un calibre trop gros même pour des adultes, ont été posées contre la façade ouest du pressoir. Elles sont totalement impossibles à utiliser par les enfants des écoles, même par les plus grands. Les exercices sont donc principalement des exercices de gymnastique dite suédoise qu'on pratique seul ou à deux, sans engins ni ballons, en restant debout. Le football club n'existe pas. Le seul sport d'équipe est la balle ou bataille à deux camps pratiqué sur une place, la place de la Forge par exemple, ou dans un champ d'herbe fraîchement fauché.

Au cours de l'année, les enfants des écoles n'effectuent que quelques exercices sur la place de l'église, sans tenue de gym, lorsque le temps le permet, donc pas souvent.

Les gens considèrent à cette époque à la campagne que la gym c'est uniquement pour les jeunes hommes, les femmes et les enfants n'en ayant pas besoin. On pense



Société de gyme à la fin des années 1940.

qu'il a déjà bien assez d'exercice autour de la maison. Personne ne sait d'ailleurs ce que pourrait être le sport. Les jeunes enfants, et les moins jeunes aussi, n'ont jamais ni vu ni entendu parler d'une place de jeux, places qui sont d'ailleurs rarissimes dans le Canton.

De plus, les agriculteurs, du moins les plus âgés, habitués à travailler dehors quel que soit le temps, pensent que les enfants sont, comme eux, capables de faire de la gymnastique à l'extérieur en toute saison. La transformation du battoir en salle de gymnastique ne leur paraît donc pas nécessaire.

La plupart des enfants effectueront toute leur scolarité à Fey ou à Bercher sans jamais pénétrer dans une salle de gymnastique ni revêtir d'habits de sport.



Course d'école dans les années 1940 au glacier d'Aletsch sous la conduite du régent Alfred Gessenay. Quelques personnes figurant sur cette photo sont encore en vie en 2018.

La luge est une activité pratiquée en hiver sur des luges Davos fabriquées à Rueyres par les enfants, principalement dans la rue de la Mécanique qui n'est pas sablée par les cantonniers. Cette activité n'est pas dangereuse en raison du très faible nombre de voitures circulant dans le village. Mais, s'il advient que le fils du cantonnier rentre en pleurant à la maison à la suite d'une bagarre d'enfants, son père fait aussitôt répandre en repréailles du gravillon dans cette rue. Il ne reste plus alors aux enfants que d'aller chercher des balais à la maison et de balayer le sable et le gravier pour permettre aux luges de glisser sans peine.

LES COURSES D'ÉCOLE OU DE LA SOCIÉTÉ DE LAITERIE

Une fois par année, la classe des grands élèves part en course d'école de deux jours. Pour remplir l'autocar et ainsi diminuer le coût de cette course, les adultes peuvent y participer, les membres de la commission

scolaire pour commencer, les parents des élèves ensuite et même les valets de ferme s'il reste de la place. En raison de la rareté des sorties hors du village, ces courses sont très prisées.

De même la société de Laiterie organise elle aussi une course annuelle ouverte à la population en plus des couleurs de lait, s'il reste de la place.

Les courses d'école avec accompagnants adultes ont été organisées encore jusque dans les années 2000 et la course de laiterie aussi longtemps que les couleurs de lait ont été suffisamment nombreux. Jusque dans les années 1950, les courses de Laiterie, les courses d'école, et le service militaire pour les hommes, étaient les seules occasions de sortir du village et du canton.

Jean-Marc Laurent

(sources archives communales et témoignages de plusieurs personnes du village, photos archives communales)



LES ANNÉES 60-70 - LA RÉVOLUTION DE LA PILULE

Aujourd'hui, les jeunes femmes ne savent pas combien il a fallu se battre pour avoir accès à la contraception, en particulier à la pilule. Et quel progrès incroyable cela a représenté à l'époque, car l'arrivée de Dame Pilule dans les années 1960-70 a bouleversé la vie des jeunes couples, partout, jusqu'ici dans le Gros-de-Vaud.

Jusqu'au 19^{ème} siècle, la mort était omniprésente dans la vie des familles. La forte mortalité des enfants et des adolescents sous l'effet de maladies comme la rougeole, la diphtérie ou la tuberculose obligeait les familles à avoir de nombreux enfants. Il s'agissait du seul moyen de garantir le renouvellement des générations, dans la mesure où un enfant sur trois (voire un enfant sur deux) n'atteignait pas l'âge adulte.

Les choses changent à partir de la

seconde moitié du 20^{ème} siècle, avec les progrès de la médecine (antibiotiques, vaccination, etc.) qui font fortement reculer la mortalité grâce à la lutte contre les maladies frappant les enfants et les adultes. Les maladies vénériennes elles aussi sont traitées grâce à la pénicilline découverte par Fleming en 1928 et utilisée en traitement dès 1942. D'autre part, le chimiste et entrepreneur allemand Julius Fromm met au point et fabrique en grande série le préservatif masculin d'abord en caoutchouc dès 1916 puis en latex dès 1930. Rappelons qu'avec ce moyen contraceptif, c'est l'homme qui agit pour limiter les naissances.

Désormais, tous les enfants arrivent presque systématiquement à l'âge adulte. C'est l'entrée dans une ère nouvelle, caractérisée par une faible mortalité et la possibilité pour certains couples de limiter le nombre de naissances.

Ce changement bouleverse la conception de la sexualité dans les pays occidentaux et ouvre la voie à une réhabilitation de la recherche du plaisir. Désormais, la sexualité n'est plus tournée prioritairement vers la procréation. Du coup, les doctrines valorisant le rejet du plaisir sexuel et la focalisation sur la seule procréation sont battues en brèche au profit d'un nouveau système de valeurs, qui prône comme aspect important de l'épanouissement du couple une vie sexuelle active indépendamment de la volonté d'avoir des enfants.

La recherche concernant la pilule contraceptive commence aux Etats-Unis en 1953 avec les travaux des biochimistes Pincus et Chang, sous l'impulsion de Margaret Sanger, pionnière du planning familial et grâce au financement privé fourni par Katharine McCormick, biologiste, riche héritière et suffragette.

Mise sur le marché américain en 1960, d'abord réservée aux seules femmes mariées, puis étendue aux femmes célibataires, la pilule contraceptive se généralise en dépit de résistances des milieux conservateurs. Elle est accessible, sous ordonnance en Suisse depuis 1966.

A la même époque, le planning familial se développe dans le canton de Vaud qui fait figure de pionnier en Suisse. A Lausanne, la première consultation PROFA est ouverte en 1966 sur l'impulsion du Dr Charles Bugnon et l'éducation sexuelle en milieu scolaire voit le jour en 1968. Un film documentaire de la TSR, réalisé par Jacqueline Veuve, montre Mary Anna Barbey animer une séance d'éducation sexuelle à l'école primaire de Bettens en 1970.

Rappelons aussi la médicalisation de l'interruption de grossesse et sa

légalisation qui a donné lieu à des combats politiques virulents. La lutte politique en faveur du régime du délai a duré 30 ans. Elle a débuté avec le lancement d'une initiative populaire en 1971. A l'échelle suisse, la loi n'a été votée qu'en 2002. Entre temps, les femmes avaient obtenu le droit de déposer un bulletin de vote dans l'urne (1970).

Si l'accès à l'interruption volontaire de la grossesse (IVG) constitue une révolution, elle n'est pas d'ordre scientifique : les méthodes employées étant connues ; sa médicalisation la rend en revanche moins risquée pour les femmes qui parfois mouraient d'une septicémie à la suite d'une intervention par un « faiseur d'anges » ne respectant pas toujours les principes d'asepsie. Peu après l'accès à l'IVG, la pilule RU 486, dite aussi pilule du lendemain, arrive sur le marché.

Les femmes obtiennent ainsi enfin des moyens de contrôler la fonction reproductrice de leur corps, au prix d'une lutte contre un important barrage légal et moral.

Une fois tombées les menaces des maladies sexuellement transmissibles et de grossesse non désirée, la génération du baby-boom, née après la Seconde Guerre mondiale, va peu à peu faire disparaître les contraintes traditionnelles sur le comportement sexuel : contraintes morales, religieuses et légales.

Il fallait rappeler cette page de l'histoire pour expliquer ce qu'ont vécu les hommes et surtout les femmes nés peu après la deuxième guerre mondiale et qui sont aujourd'hui d'heureux grands-parents !

Marie-Jo Aeby



1918 -2018

IL Y A 100 ANS LA GRIPPE ESPAGNOLE FAISAIT DES RAVAGES

LE VIRUS

La grippe de 1918, surnommée en France « grippe espagnole », est due à une souche, H1N1, particulièrement virulente et contagieuse qui s'est répandue en pandémie de 1918 à 1919. Cette pandémie a fait 30 millions de morts selon l'Institut Pasteur, et jusqu'à 100 millions selon certaines réévaluations récentes. Elle serait la pandémie la plus mortelle de l'histoire dans un laps de temps aussi court, dépassant les 34 millions de morts estimés de la peste noire qui a sévi

de 1347 à 1352. Son surnom « la grippe espagnole » vient du fait qu'elle a atteint la famille royale d'Espagne ce qui a contribué à rendre publique cette épidémie. De plus, seule l'Espagne, non impliquée dans la Première Guerre mondiale, a pu, en 1918, publier librement les informations relatives à cette épidémie. Les journaux français parlaient donc de la « grippe espagnole » qui faisait des ravages « en Espagne » sans mentionner les cas français qui étaient tenus secrets pour ne pas faire savoir à l'ennemi que l'armée



Dessin humoristique du temps

était affaiblie. On dira aussi que la grippe fut qualifiée d'« espagnole » parce que le bruit courait qu'elle avait été provoquée par des conserves venues d'Espagne dans lesquelles les Allemands auraient introduits des virus pathogènes.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

Cette pandémie n'aurait pas été si violente ni si mortelle sans raison. Si la guerre de 14 -18 s'est terminée officiellement le 11 novembre 1918, cela ne signifie pas que les combats se sont arrêtés automatiquement ce jour-là. Cette guerre mondiale s'est transformée en guerres civiles, encore plus cruelles, dans beaucoup de pays. De plus, la malnutrition régnait partout, même en Suisse. La vie des militaires se déroulait dans une promiscuité dangereuse et le manque d'hygiène se retrouvait à tous les niveaux des populations d'Europe. La Suisse a certes été épargnée par la guerre, mais il n'en reste pas moins que l'armée a été mobilisée en service actif.

LA GRÈVE GÉNÉRALE DE 1918 - DES TROUBLES ÉCLATENT

En 1918, à l'approche du premier anniversaire de la révolution russe qui a eu lieu l'année précédente, des troubles éclatent par endroits et le Conseil fédéral ordonne l'occupation militaire préventive de la ville de Zürich pour éviter toute insurrection révolutionnaire. Le comité d'Olten qui regroupe les forces politiques et syndicales du socialisme suisse, répond par des grèves de protestation. Le Conseil fédéral refusant de faire marche arrière, le Comité d'Olten en appelle à la grève générale (12-14 novembre 1918).

Cette grève est suivie par quelque 250 000 ouvriers. La participation est très forte dans les villes industrielles, mais bien plus faible en Suisse romande et au Tessin, qui sont occupés à fêter l'armistice de 1918. La participation des cheminots est déterminante car elle permet l'extension de la grève même aux régions rurales écartées. La grève se déroule dans le calme, les syndicats ayant pris des mesures préventives comme la prohibition de l'alcool. Il n'y a que peu de dérapages, comme à Granges, où trois grévistes sont tués le 14 novembre. Après trois jours, les soldats envoyés en nombre par le Conseil fédéral sont maîtres de la situation. Le comité d'Olten cède sans condition, la grève est un échec pour le moment.

Mais, la situation politique ne plaît pas à tout le monde dans notre région et la Municipalité de Fey, parmi d'autres, reçoit une pétition à signer contre les menées « bolchévistes » en Suisse.

LE CONTEXTE ÉCONOMIQUE DANS LE GROS-DE-VAUD

Le fourrage, la paille et le blé

Le fourrage est réquisitionné par moment en faveur des militaires y compris pour 1919 parce que personne ne peut imaginer que la guerre va cesser abruptement en novembre 1918 en raison d'une révolution en Allemagne. La commune d'Echallens doit donc fournir au Département militaire 11'200 kg de foin et 9'730 kg de paille, pour 1919, quantités jugées impossibles à fournir par les paysans du bourg.

Les céréales panifiables, d'ailleurs cultivées en surfaces très inférieures à celles de nos jours, sont contingentées. Les producteurs ont un quota à fournir, faute de quoi ils doivent expliquer les raisons de leurs récoltes insuffisantes.

Le lait

Bien que le Gros-de-Vaud soit à cette époque une région d'élevage plus que de culture, le lait est coulé en quantité insuffisante en automne 1918. La quantité livrée à la laiterie d'Echallens est de 450 litres par jour alors que la quantité nécessaire en serait de 600 litres.

Des réductions doivent donc être faites aux gros ménages. Mais ces réductions ne suffisent pas à assurer l'approvisionnement d'Echallens. Il faudrait pouvoir réquisitionner du lait à Villars-le-Terroir, qui n'a aucune intention d'en fournir ou à Goumoens-la-Ville ou encore à Poliez-le-Grand qui ne sont pas davantage d'accord parce que leur lait est d'abord destiné aux villes qui plus encore qu'Echallens souffrent de la disette de ce précieux produit. Mais, à la fin du mois d'octobre, la période des vélages arrive et le lait se remet à couler en abondance.



L'ancienne laiterie d'Echallens à la route d'Yverdon avant sa démolition et sa reconstruction

Dans le Gros-de-Vaud la production de pommes de terre est diminuée par les taupes grises

La production de pommes de terre est insuffisante en 1918 en raison des faibles surfaces cultivées, à la main uniquement, et surtout en raison d'une prolifération exceptionnelle de taupes. Il s'agit des souris grises, appelées de nos jours campagnols des champs et aussi des taupes noires mais les taupes noires, carnivores, sont moins nombreuses et font moins de dégâts. Les souris grises, prolifiques et actives, minent les champs cultivés et les pâturages, diminuant les récoltes et recouvrant les herbages de taupinières qui empêchent les vaches de se nourrir de manière convenable. Le travail du taupier d'Echallens est jugé insuffisant en 1918 et la Municipalité décide de ne pas engager un nouveau taupier pour 1919. La Municipalité décide aussi que les taupes seront éradiquées par empoisonnement au moyen d'un froment ayant subi les préparations nécessaires à base d'arsenic qui sera fourni par la pharmacie Grognoz. Ce froment empoisonné sera délivré aux frais des producteurs et en quantité proportionnelle à leur culture. Le problème des taupes et des taupiers est un problème qui va occuper les agriculteurs pendant de nombreuses années encore mais il s'agit là d'une autre histoire.

Ces mesures, prévues pour 1919, ne changent rien à la pénurie de pommes de terre. Et c'est ainsi que la Municipalité d'Echallens fixe le prix de ces tubercules si nourrissants à 50 centimes le kilo dans le but d'éviter la spéculation.

Un employé est désigné par la Municipalité pour contrôler le respect de cette décision. Notons tout de même que dix sous, (donc 10 fois 5 centimes) pour un kilo de pommes de terre est une somme très élevée en une période où les travaux les plus simples comme la lessive par exemple sont rétribués 19 ou 20 centimes par heure. En cette période, Charles Laurent, paysan à Fey, a pu échanger, à poids égal, un sac de pommes de terre contre un sac de châtaignes

PÉNURIE, DISETTE ET FAMINE

On peut donc parler de disette voir de famine pour les familles plus pauvres dont le mari, seul rétribué, gagne souvent moins de 100.- francs par mois. Les paysans qui produisent leur viande eux-mêmes ne manquent pas de protéines mais elles ne sont pas forcément de bonne qualité. Les graisses animales comme le lard et le saindoux sont abondantes mais les fruits et les légumes frais manquent, surtout en hiver.

DIVAGATION VOLONTAIRE DU BÉTAIL, MARAUDAGE, CHAPARDAGE ET AMENDES SONT LES CONSÉQUENCES DE LA DISETTE.

En cette période, les parcelles de terrain agricole sont rendues très petites, voire minuscules, en raison du partage des biens fonciers entre tous les héritiers lors de chaque décès. Il faudra attendre encore presque une génération pour que les remaniements agricoles de première génération rendent la culture de champs possible au moyen de machines ce qui n'était pas réalisable sur des parcelles qui mesuraient parfois moins de 100 m². Il est donc tentant de laisser pâturer ses vaches sur le terrain du

voisin dont les limites ne sont d'ailleurs pas clairement délimitées et qui ne sont pas clôturées par des barrières ou des fils électriques. Il est aussi tentant d'aller cueillir des fruits dans le verger ou récolter des légumes dans les plantages des voisins, tout particulièrement à l'heure du culte ou de la messe. Lorsque les faits sont avérés, à la suite de dénonciation, les Municipalités infligent des amendes de 3.- à 5.- francs, en général, ce qui représente une grosse somme au vu de la modicité des revenus des familles. Pour donner un exemple, la Municipalité de Rueyres inflige en octobre 1918 des amendes de 2.50 francs par jour pour les vaches et de 1.50 franc par jour pour les veaux pour divagation volontaire du bétail.

On constate que les amendes sont plus élevées à Echallens que dans les villages voisins.

GUERRE, PAUVRETÉ, MALNUTRITION ET GRIPPE. LES CALAMITÉS SE SUCCÈDENT

Les calamités se succèdent donc rapidement, et, à la fin de la guerre, les situations politiques et économiques sont donc très mauvaises. L'hygiène est de plus très insuffisante en raison de l'absence de salle de bains ou même de toilettes dans les maisons. Les conditions sont donc réunies pour le déclenchement de cette terrible grippe espagnole.

LA MALADIE FRAPPE DUREMENT EN SUISSE

C'est alors qu'en raison, en plus, d'une situation sanitaire défavorable, l'épidémie de grippe frappe et fait plusieurs milliers de victimes dès l'été 1918. Et c'est ainsi que, sans que personne ne l'ait

prévu, en quelques semaines, on comptera 21'500 morts en Suisse dont 3'000 militaires et un million et demi de malades soit 40% de la population. On ne sait pas bien soigner, contenir ou prévenir la grippe. Fermeture puis réouverture des écoles, cultes ou messes en plein air quand c'est possible. Interdiction de rendre visite aux malades, fermetures des théâtres, limitation des bals et autres manifestations publiques, limitation des heures d'ouverture des établissements publics, désinfections générales, port de masques souvent dangereux car réutilisés.

En l'absence d'antibiotiques et de vaccins, on tente de soigner les malades avec les médicaments dont on dispose. Le journal de l'Association de Médecine Américaine prescrivait une dose de 1000 milligrammes d'aspirine toutes les trois heures, soit 8 grammes par jour, dose considérée comme toxique aujourd'hui. Un médecin homéopathe pourra écrire à cette période « ... certains peuvent résister à l'aspirine, d'autres peuvent résister à la grippe, mais il n'y a personne qui puisse résister aux deux ». On fait

aussi des tentatives, fort controversées, en prescrivant de l'alcool, en boisson. Et, à côté de cela, des charlatans, vendeurs d'élixirs douteux, ne manquent pas de profiter de la situation pour vendre leurs potions à prix fort.

LES DÉCÈS À ECHALLENS ET DANS LES VILLAGES DE BERCHER, DE FEY ET DE RUEYRES

En automne 1918, la situation est grave. A Bercher, on peut compter que dans les 13 décès de 1918, il y en a eu 2 en octobre en période de grippe, 6 en novembre et 1 en décembre. Il y en avait eu 12 en 1917 et il y aura 9 en 1919 pour 500 habitants environ lorsque la situation sera redevenue normale.

A Echallens, 10 personnes sont décédées d'octobre à décembre 1918 et on ne compte que 5 décès de janvier à avril 1919 lorsque la pandémie diminue d'intensité

À Fey on compte 13 décès en 1918 avec un pic de 9 décès entre octobre et décembre.

Pas de décès en revanche à Rueyres en 1918 mais 6 décès en 1919 sur une population d'à peine 250 habitants. Mortalité normale ou séquelles de la grippe, on ne sait pas.

INSTALLATION D'UN LAZARET DANS LE COLLÈGE DE BERCHER (HÔPITAL DE CAMPAGNE)

A Bercher, une séance extraordinaire de municipalité a lieu le 11 octobre à 8 heures du soir, sous la présidence du syndic Coquerand « vu l'extension de la grippe dans la localité et pour discuter des mesures à prendre ».

Le Dr Gérard Champod, jeune médecin de 27 ans qui vient de s'installer à Bercher, ne peut pas participer à cette séance car il est atteint lui aussi de la grippe. C'est un Dr Gueissaz qui le remplace. (Le Dr Champod se remettra de sa grippe, il exercera la médecine à Bercher presque jusqu'à la fin de sa vie qui surviendra en 1975).

A Fey un drame accable une famille au mois d'octobre

La maladie puis le décès d'une mère de 48 ans, le 14 octobre, suivie de la maladie et du décès de son fils de 21 ans, le 23 octobre, sous les yeux d'une fillette de 8 ans, frappent ou même terrorisent la population parceque les malades décèdent en quelques jours et finissent tout bleus avec beaucoup de sang dans les poumons. Dans le drame évoqué ci-dessus il avait fallu obturer le trou de la serrure de la chambre des malades avec du coton afin que la petite fille ne voie pas agoniser sa mère et son frère. Au mois de novembre de cette même année meurent 4 jeunes adultes de 26, 26, 25 et 22 ans. Puis l'épidémie ralentit et les cas deviennent moins graves. Le décès suivant sera celui d'une dame de 70 ans au mois de juillet de l'année suivante.



Les débuts d'une prophylaxie non sans dangers

La décision est prise de mettre en place un hôpital de campagne, appelé lazaret à l'époque, dans le nouveau collège, inauguré en 1913, très largement surdimensionné et partiellement inoccupé en raison de la fermeture de l'usine Nestlé et de la diminution consécutive de la population de Bercher. Les collèges, à cette époque, sont déjà dimensionnés afin de pouvoir être utilisés comme des hôpitaux en cas de nécessité. Le personnel sera fourni par la colonne militaire sanitaire de transport et pour les dames « il serait fait appel à une personne ayant suivi les cours et secondée par quelques demoiselles de bonne volonté ». Il est décidé aussi que du foin et de la paille seront réquisitionnés pour recevoir l'armée.

Lors de la séance du 16 octobre, la municipalité apprend que le directeur de Nestlé à Vevey a fait parvenir un chèque de 250.- francs en faveur du lazaret. Un avis au pilier public invite « les personnes qui doivent s'intéresser aux malades de cet établissement en donnant des fruits, légumes, tilleul, de bien vouloir remettre leurs dons aux personnes de cet établissement chaque soir de 2 heures à 3 heures après midi ». C'est ainsi qu'on écrivait à l'époque.

Puis, comme les gens, surtout les jeunes, commencent à mourir en nombre, en municipalité, les problèmes de taupiers, d'amendes pour maraudage et de secours aux indigents passent au second plan. Le 30 octobre, le syndic Coquerand est « chargé de s'enquérir de renseignements au sujet de la rétribution à accorder à Mlle De Dardel, doctresse, pour les soins



Le collège de Bercher peu après son inauguration. (On voit encore le télégraphique

qu'elle prodigue à notre lazaret communal ». Dans la séance du 20 novembre, le syndic annonce que 110 malades atteints de la grippe ont été reçus en traitement au lazaret communal ce qui représente 798 journées de maladie, et on commence à parler de la grippe qui atteint les militaires et des secours à apporter aux mobilisés. Mais l'épidémie sera d'assez courte durée dans notre région.

DES MESURES PROPHYLACTIQUES

Comme mesures prophylactiques, seules les interdictions de réunions ou de manifestations ont été mises en vigueur dans notre région. A Bercher, une conférence d'étudiants chrétiens, organisée à l'initiative d'Albert Wulliamoz, municipal (et futur membre fondateur du PAI) est renvoyée, dans la séance du 25 septembre 1918, en raison de la recrudescence de grippe. La Municipalité de Bercher répond aussi négativement à une demande d'un Monsieur Rapit concernant l'installation d'un cinématographe ambulante. Mais en février 1919, comme le danger s'est éloigné un bal est autorisé pour le 23 mars 1919 à la demande de la société de musique.

A Fey, les procès-verbaux apportent moins de renseignements. Dans la séance du 19 octobre il est « défendu aux enfants de faire des attroupements à la gare, sur la rue, vers la poste et ailleurs durant l'épidémie de grippe sous peine d'une amende de 2.- francs par contrevenant ». Le 9 novembre la Municipalité prend acte d'une lettre du Département de l'Instruction publique ordonnant l'ouverture des classes des écoles pour le 11 novembre. Il est « décidé d'écrire à M. Gloor (médecin à Echallens) pour demander une autorisation médicale lequel a refusé le certificat médical jusqu'à nouvel avis ». Les écoles avaient donc été fermées ou mises en vacances.

Le 26 août 1918, les écoles d'Echallens n'ont pas été rouvertes à la fin des vacances. Le 4 novembre la Municipalité de cette commune écrit à la direction du Collège secondaire et des écoles primaires d'étudier ce qui peut être fait pour l'utilité des écoliers. Mais le 18 novembre 1918, les écoles rouvrent au moment où la grippe est encore virulente.

A Bercher, le 23 novembre la

Municipalité reçoit une lettre d'un Monsieur Duperret, artiste ambulante, funambule, qui demande à la municipalité « de le mettre au bénéfice des subsides alloués par la confédération pour venir en aide aux familles éprouvées par cette terrible grippe dont la patente payée n'a plus de valeur actuellement ». Sa demande est transmise au Département de l'Intérieur.

DURÉE DE LA MALADIE

Dans les cas mortels, la grippe, aggravée par les médicaments, conduit au décès des malades en quelques jours. Dans les autres cas, la maladie est longue et le rétablissement lent. A Echallens, les procès-verbaux de la Municipalité notent l'absence du secrétaire communal pour trois ou quatre séances hebdomadaires. A Rueyres, le régent Bataillard manque l'école pendant deux semaines et doit être remplacé par une institutrice, vraisemblablement à ses frais, comme c'était l'usage à cette époque dans les villages campagnards. Le docteur Champod de Bercher tombe gravement malade pour plusieurs semaines et, en conséquence, ne peut pas assurer la direction médicale du Lazaret. Les convalescences sont longues parce que les médecins craignent que la maladie ne donne des complications pulmonaires qu'on ne sait pas mieux soigner que la grippe à cette époque.

LE DANGER S'ATTÉNUÉ FIN 1918

Mais, comme le danger s'atténue, le 1er février 1919 « une soirée est accordé à un opérateur de St-Prex pour une soirée de cinématographe ambulante » à Fey.

LA SITUATION REDEVIENT NORMALE

Puis la situation revient progressivement à la normale. Le 4 janvier 1919, on apprend que deux soldats de Fey, mobilisés en service actif, sont malades à l'armée. Il s'agit d'Emile Laurent et de Charles Menétrey. Ils se remettent cependant et Charles Menétrey aura même la possibilité de se rétablir en convalescence dans le grand hôtel de Glion. Ils atteindront tous les deux un bel âge.

LES COMMUNES NE PERDENT JAMAIS LE SENS DES RÉALITÉS

On apprend que le 19 février 1919 déjà, M. Albert Wulliamoz, Municipal à Bercher, s'est rendu au Département de l'Intérieur, en LEB et aux frais de sa commune, afin d'être renseigné sur les subsides qui seraient accordés aux communes ayant installé un lazaret. « Il en résulte que la confédération fera le 50%, le canton 25% et d'autre part il sera accordé 2.50 francs par journée de maladie pour les indigents ».

LA GRIPPE DE 1918 - UN CHOC TERRIBLE

Pour les malades, leurs familles, les survivants, la population et les autorités, cette épidémie a

constitué un choc affectif et émotionnel extrêmement violent. Plus de quarante ans après ces événements, des gens en parlaient encore avec beaucoup d'émotion et des restes de peur dans la voix.

Cet article est dédié à toutes celles et à tous ceux dont la vie a été fauchée à la fleur de l'âge ainsi qu'à leurs familles



La pharmacie de Bercher à l'époque.



Jean-Marc Laurent

Sources : Wikipedia, Dictionnaire historique suisse, registre des procès-verbaux et des décès pour 1918 des communes d'Echallens, de Bercher, de Fey et de Rueyres (avec remerciements pour la mise à disposition) ainsi que les témoignages de plusieurs familles de Fey en leur temps.

Les séquelles

Un cas de séquelle grave et invalidante apparaît à Fey, en 1918, immédiatement à la fin de l'épidémie. Une jeune fille de 16 ans, Suzanne Laurent, développe une maladie de Parkinson inguérissable. Le docteur Champod, médecin réputé pour l'exactitude et la finesse de ses diagnostics, annoncera à la famille de cette jeune fille que le virus de la grippe s'était probablement logé dans sa moelle épinière.

CONSTRUCTION ET INAUGURATION DU REFUGE DES BIOLETTES EN 1980

La commune de Fey est propriétaire d'un refuge forestier dans les forêts de Sau au lieu-dit Les Bioletttes depuis 1980.

L'idée de construire un refuge forestier était dans l'air depuis plusieurs années et on en parlait au village dans les années 1940 déjà. Ce projet n'avait pas pu être réalisé à cette époque en raison du manque d'argent chronique dans les caisses communales. La commune de Bercher ayant construit un beau refuge au bord de la Menthue au début des années 1970, l'idée de construire un refuge forestier à Fey permettant d'y organiser des repas était devenue d'actualité. D'ailleurs, les autres communes voisines venaient d'en construire ou allaient en construire elles aussi à cette époque.

A cette période, soit à la fin des années 1970, la buvette du terrain de football n'avait pas encore été construite (ce ne sera d'ailleurs au début qu'un simple abri fermé uniquement de trois côtés) et la grande salle ne disposait pas encore de la salle à manger et de la cuisine du sous-sol. La construction d'un refuge devenait donc une nécessité. De nos jours toutes les communes ou presque possèdent un bâtiment de ce type.

Il a fallu commencer par demander une autorisation à l'inspecteur forestier qui l'a délivrée en janvier 1980. Une séance a eu lieu le vendredi 1er février 1980 avec lui pour déterminer un emplacement dans les forêts communales, forêts fort heureusement nombreuses et vastes. C'est un endroit dans les forêts de Sau, au lieu-dit les Bioletttes, qui est rapidement apparu comme le plus favorable. Une commission du Conseil général fut nommée afin d'aller voir des refuges à titre d'exemple. Les refuges de Poliez-Pittet, de Cheseaux-sur-Lausanne et de Daillens ont alors été visités. Monsieur Charly Maire, constructeur de refuge dont l'atelier se trouvait à Vaulion fut chargé de fournir des plans et un devis pour le 10 mars 1980.

Après plusieurs demandes de devis, le montant total des travaux prévus s'est élevé aux sommes suivantes :

Construction du refuge	39'780.-	(entreprise Charly Maire)
Bois	7'500.-	
Maçonnerie	12'500.-	(entreprise Jacky Laurent)
Aménagements extérieurs et amenée d'eau	10'000.-	
Aménagements intérieurs et du gaz	12'000.-	
Menuiserie intérieure	9'900.-	(entreprise Ruschetta)
Total	81'680.-	

Les devis ont été respectés et la somme de 81'680.- n'a pas été dépassée ou alors de très peu.

Le 22 avril, la commission du CG s'est déclarée favorable à ce projet qui fut accepté sans problème par le Conseil général dans sa séance de printemps. Après une mise à l'enquête, le permis de construire fut délivré le 30 juin 1980 sans opposition.

L'alimentation en eau de la fontaine du refuge a été assurée par le trop-plein d'une source située à proximité, propriété de M. Edouard Tardy de Vuarrens. Cette eau a été mise à disposition gratuitement par son propriétaire et une convention a été signée à ce sujet. M. Tardy qui a été invité à l'inauguration a reçu, en remerciement, la permission de louer le refuge des Bioletttes une fois par année au prix demandé pour les gens de Fey.

De plus la commune a autorisé Monsieur Willy Laurent, propriétaire d'un petit pâturage située en aval du refuge à récupérer l'eau du bassin pour abreuver, plus bas, ses génisses, sur son terrain.



Le refuge en construction à partir de madriers au cours de l'été 1980 (photo jml)

L'inauguration du refuge a eu lieu le dimanche 28 septembre 1980. Toute la population a été invitée pour une soupe aux pois. Le boulanger du village, Frédéric Grossenbacher a offert le pain pour ce repas. Cette journée a obtenu un joli succès.



Inauguration du 28 septembre 1980, en fin d'après-midi. Le public est fort content de la soupe au pois qui a été servie avec une belle garniture de viandes diverses. (photo jml).



Un repas qui a eu beaucoup de succès

Les gens de Fey sont venus nombreux pour le repas d'inauguration où tout était gratuit.

Un ancien paysan de Fey d'une septantaine d'année, connu pour son robuste appétit, semblait avoir déjà bien mangé. Voyant un magnifique plat de viande d'où émergeait un magnifique pied de porc, il a déclaré à son épouse : « Je veux encore manger ce crapiet (appellation vaudoise pour pied de porc). Son épouse lui a répondu : *- Alors, si tu manges encore un crapiet tout en entier, je ne te fais pas à souper.*

Ce crapiet lui fut servi. Il l'a mangé. Et pour le souper, on ne sait pas si son épouse a eu besoin de le lui préparer ou non.



L'équipe de cuisine de gauche à droite, René Jaunin, Municipal, Serge Bovet, Municipal, Eric Laurent, Syndic et William Dupertuis, Municipal (photo jml).

L'oreille de Charly Maire

L'entreprise Charly Maire de Vaulion était spécialisée dans la construction de refuges forestiers et de tous les bâtiments en madriers ronds. C'est une fabrication qui demande un savoir-faire assez particulier.

Charly Maire était un personnage très drôle et fort pittoresque, surnommé Pinocchio. Il ne possédait qu'une demi-oreille sur le côté droit de sa tête. Il racontait lui-même très volontiers comment cela lui était arrivé.

Occupé à poser une fenêtre au rez-de-chaussée d'une maison, il avait été attaqué depuis l'extérieur par un gros chien qui lui avait mordu une oreille avant de la déchirer et de l'emporter dans le jardin.

A peine revenu de sa surprise et sans songer à sa douleur, il s'est élancé à la poursuite du chien qui a enfin lâché d'entre ses crocs une oreille déjà bien mâchouillée.

Ne faisant ni un ni deux, il a récupéré le reste de son oreille et s'est rendu à l'hôpital pour essayer de la faire recoudre au plus vite.

Après avoir expliqué son accident aux médecins, il a bien dû constater qu'il était dans l'incapacité de retrouver son oreille dans la poche où il était sûr de l'y avoir glissée.

Passé le premier moment d'étonnement, son médecin et lui se sont rendus à grande vitesse à l'endroit où il avait laissé sa voiture en stationnement. Quelle ne fut pas leur surprise de trouver, sur le sol, du côté gauche de la voiture, un bout d'oreille encore plus abîmé que ce qu'il avait arraché de la gueule du chien, une vraie bouillie d'oreille.

Que s'était-il passé ? Il était arrivé à sa voiture avec son reste d'oreille dans la main. En s'installant au volant, croyant l'avoir glissé dans la poche de sa veste, il avait fermé violemment la portière avant de s'élancer vers l'hôpital. Son reste d'oreille était tombé en réalité entre la carrosserie et la porte de son auto où elle avait été écrasée encore davantage au moment de la fermeture.

Les médecins n'ont pu lui recoudre que ce qui était récupérable, soit seulement un tout petit bout d'oreille.

Les refuges forestiers étaient destinés en principe à abriter les bûcherons et à leur offrir un endroit pour manger à l'abri des intempéries en une période où les gens n'avaient pas de véhicules et où les bûcherons ne pouvaient pas rentrer à la maison pour dîner. En hiver, les paysans qui travaillaient comme bûcherons pour la commune, à la tâche ou à l'heure, mangeaient à midi autour d'un gros feu et jouaient parfois aux cartes avant la reprise du travail à 13 heures.

Dans la pratique, depuis les années 1970, les refuges ont été utilisés pour y organiser des repas ou des fêtes loin des villages mais dans des endroits agréables et faciles d'accès.

Puis d'autres lieux d'accueil ont été construits comme la buvette du terrain de sport ou la salle à manger de la grande salle. D'une location un peu plus chère, ces locaux sont aussi d'une utilisation beaucoup plus simple et d'un accès facile en toutes saisons, y compris pour les personnes à mobilité réduite. Ils sont pourvus d'un bon éclairage, d'un bon chauffage, de l'eau courante, d'un lave-vaisselle et de toilettes modernes. De plus, depuis les années 1980, de nombreuses maisons ont été équipées elles aussi de carnotzets, de vérandas ou de terrasses couvertes, rendant ainsi l'accueil dans les maisons ou dans les appartements beaucoup plus facile et moins dérangeant.

Le refuge des Biolettes n'en reste pas moins un fort joli refuge forestier dans lequel on peut passer des moments très agréables en bonne compagnie.

Jean-Marc Laurent

(sources procès-verbaux de la Municipalité de l'année 1980, photos jml)



Le refuge - Août 2015 - photo © Jean-Marc Torche